

DERNIER CRI



I

Le visiteur.—C'est certainement un très joli et très curieux bib'lot.



II

L'hôte (qui rient de pousser un ressort).—Oui, et surtout très utile quand on veut fêter un ami sans que la ménagère s'en doute.

MON CHEVALIER

RONDEL

Il est parti pour la croisade
Mon chevalier bardé de fer.
S' blanche nef navige en mer
Faites, S'igneur, qu'elle entre en rade.

Est-il vivant ? E-t-il malade ?
Le tendre époux à un cœur cher ?
Il est parti pour la croisade
Mon chevalier bardé de fer.

Deux fois déjà revient l'hiver.
Ah ! que le ciel, en l'escalade
Le préserve d'une estocade...
Pour Gontran, je dis le Pater,
Lui qui partit pour la croisade.

CAMILLE NATAL.

ALLO ! ALLO !

La scène est divisée en deux. A droite, le cabinet du ministre, vide au lever du rideau. A gauche, le bureau des expéditionnaires occupé par quatre employés : Choupouri, Ledrubète, Pancréas et Sainpol Mépié. Ces messieurs sont plongés dans l'œuvre du travail : Pancréas et Sainpol Mépié jouent une canette au zanzibar ; Ledrubète - pluie des œufs durs, tandis que Choupouri, gravement, s'apprend à faire le cal-de-jatte.

Un téléphone relie les deux pièces l'une à l'autre.

PANCréAS, jouant.—Deux six et un as ! Deux cent vingt.
SAINPOL MÉPIÉ, jouant.—Six. Bien joué. Il est là, le patron ?

PANCréAS.—Non, il est à la Chambre. — Trois cents !

CHOUPOURI, rêveur.—Toute l'affaire, c'était d'amener le pied gauche sur la rotule droite ; voilà.

(A ce moment, on voit s'ouvrir discrètement la porte du cabinet du ministre. Parait M. du Puy du Boy de la Tour, sénateur influent de la droite.)

M. DU PUY DU BOY DE LA TOUR.—Bonjour, mon cher ministre ! Comme allez... ? Personne ! Mon Dieu, que c'est donc assommant ! Voilà la cinquième fois que je me dérange pour rien.

CHOUPOURI.—Et encore non, toute l'affaire n'est pas là. L'important n'est pas d'amener le pied gauche sur la rotule droite, c'est d'amener ensuite le pied droit sur la rotule gauche. Essayons.

M. DU PUY DU BOY DE LA TOUR.—Cette question de la canalisation des eaux est d'un intérêt général et il est de toute utilité que j'en entretienne le ministre. Mais quoi ! jamais là, ce ministre ! Déplorable ! Je suis un homme très sérieux, et il est regrettable, vraiment, qu'un homme aussi sérieux que moi perde son temps en vaines allées et venues.

PANCréAS, qui joue.—Trois cents !

SAINPOL MÉPIÉ.—Encore !—Sept ! Bien joué !—C'est bon, les œufs durs, Ledrubète ?

LEDRUBÈTE.—Délieux.—Ça sent le fond de bain.

PANCréAS.—Trois cents !

M. DU PUY DU BOY DE LA TOUR.—Et on se plaint de la lenteur des bureaux ! Je le crois parbleu bien ! Allez donc demander du zèle aux employés, quand le ministre est le premier à leur donner l'exemple de l'inexactitude ! Oh ! il y a de grosses réformes à apporter dans l'organisation de nos grandes administrations, de grosses réformes en vérité. Il faudra que j'étudie la question. Je suis un homme beaucoup trop sérieux pour ne pas, un jour ou l'autre, appeler l'attention du Sénat sur une question de cette gravité. — Tiens, un téléphone. (Il s'en approche.)

CHOUPOURI.—Zut ! J'ai fait craquer ma calotte !

M. DU PUY DU BOY DE LA TOUR.—Ce téléphone,

apparemment, doit correspondre avec quelque bureau... (Coup d'œil circulaire) Je suis seul... Une idée ! (Il fait marcher la sonnerie d'appel. Carillon chez les employés.)

PANCréAS.—Oh ! (Il se précipite.) Allo ! Allo !

M. DU PUY DU BOY DE LA TOUR.—Avec qui suis-je en communication ?

PANCréAS.—Avec moi, monsieur le ministre.

M. DU PUY DU BOY DE LA TOUR.—Qui, vous ? (A part) Il me prend pour le ministre. C'est exquis !

PANCréAS.—Pancréas, monsieur le ministre

M. DU PUY DU BOY DE LA TOUR.—Je ne me trompais pas ; c'est un employé. (Sur la plaque) Vous êtes seul ?

PANCréAS.—Non, monsieur le ministre, ces messieurs sont là.

M. DU PUY DU BOY DE LA TOUR.—Tous ?

PANCréAS.—Oui, monsieur le ministre.

M. DU PUY DU BOY DE LA TOUR.—Ils sont bien tous là, ces messieurs !

PANCréAS.—Certainement, monsieur le ministre.

M. DU PUY DU BOY DE LA TOUR.—Vous en êtes sûr ? Absolument sûr ?

PANCréAS.—Sans doute.

M. DU PUY DU BOY DE LA TOUR.—Hé bien, dites leur zut de ma part... (Il remet son chapeau.) C'est déplorable ! deux heures de fichues ! Non, c'est vrai : je n'aime pas perdre mon temps. Je suis un homme très sérieux, moi (Il sort.)

PANCréAS, abasourdi.—A ben, vrai !!! Ah ben, par exemple !!!

TOUS.—Qu'est ce qu'il y a ?

PANCréAS.—Ce qu'il y a ! (Il fait part de la communication à ses collègues. Stripeur, puis rires.)

LEDRUBÈTE.—Tu te fiches de nous, Pancréas !

PANCréAS.—Parole d'honneur, non !

CHOUPOURI.—Allons donc !

PANCréAS.—Je vous jure ! J'en suis comme une tomate, je vous dis.

SAINPOL MÉPIÉ.—Serin ! C'est quelqu'un qui se sera moqué de toi, alors !

PANCréAS, soupçonneux.—Tu crois ?

(La porte du cabinet du ministre se rouvre. Parait le ministre lui-même. Il dépose sur son bureau sa serviette chargée de paperasses et s'intalle dans son fauteuil.)

PANCréAS, convaincu.—Et au fait, oui ! c'est évident ! D'abord, ce n'était pas la voix du ministre.

SAINPOL MÉPIÉ.—Là ! tu vois ?

CHOUPOURI.—Je parie que c'était Gripotte, de la comptabilité. Il passe sa vie à faire des blagues.

LEDRUBÈTE.—Parbleu !

SAINPOL MÉPIÉ.—Ta en as une couche de t'y être laissé prendre !

PANCréAS, vexé.—Ah ! le matin ! Attendez ! nous allons bien rire.

(Du doigt il fait marcher la sonnerie. Carillon chez le ministre)

LE MINISTRE, qui se lève.—Communication ! (Il va au téléphone) Allo !

PANCréAS, sur la plaque.—Ces messieurs me chargent de vous dire que vous êtes la dernière des huîtres.

GEORGES COURTELINE.

UNE PATRIOTE



Tit Toine (lisant sa garette).—Un jeune homme bien élevé désirerait faire la connaissance d'une jeune fille qui consentirait à l'épouser et à passer une partie de l'année à l'étranger.

La jeune Lisette (à qui le mariage ne déplairait pas trop).—Cela me conviendrait assez, à une seule exception près : Vivre à l'étranger ! J'aimerais mieux faire le tour de l'Amérique avec mon papa qu'être présentée à la noblesse de Londres.